

INTRODUCTION

« Cette torche avec laquelle les esclaves incendièrent la plaine, c'est la cruauté du régime servile qui l'avait allumée. C'est la barbarie du maître qu'il faut accuser de la barbarie de l'esclave. »

SCHIELCHER V., *Vie de Toussaint Louverture*, 1889.

Le 24 août 1791, l'inspecteur des frontières du village de Dajabón (située dans la partie nord-occidentale de la colonie espagnole de Santo Domingo) envoya un message d'une teneur pour le moins inquiétante à son gouverneur : « Il y a un incendie général dans la colonie », faisant allusion de la sorte à la colonie française voisine de Saint-Domingue. Au loin, dans la Plaine du Nord, plus précisément dans la Petite-Anse, du feu était visible et selon les informations qui parvinrent, au moins une habitation avait été brûlée. Il s'avéra que cette ambiance de destructions était consécutive à un soulèvement d'esclaves, qui s'était déclenché la veille de l'incendie relaté par l'inspecteur des frontières. Toujours selon l'information dont disposaient ces autorités, les esclaves soulevés faisaient de tous les Blancs qu'ils rencontraient des « victimes de leur férocité¹ ».

Cette missive fut la première des nombreuses informations qui allaient concerner les événements violents survenant dans l'île de La Hispaniola tout au long des années suivantes, en particulier dans la partie française, et qui ne prendront fin que peu après l'Indépendance d'Haïti en 1804. La diffusion de ces informations par diverses voies fit l'effet d'un cataclysme dont le Monde Atlantique en général se trouva être le théâtre. Elles mettaient en effet en évidence, devant les yeux incrédules des Européens et des descendants des Européens dans l'Ancien et le Nouveau Monde, la manière dont la colonie la plus riche des Amériques leur échappait peu à peu dans ce tourbillon impromptu et sanglant, au point de devenir une nation de Noirs et de mulâtres.

À la fin du XVIII^e siècle, Saint-Domingue était en effet devenue un territoire colonial extrêmement prospère : principal producteur de café et de canne à sucre du monde, ainsi que l'un des principaux producteurs d'indigo et d'autres produits agricoles, la commercialisation de ses productions constituait un moteur important de l'économie franco-atlantique. Au total, la valeur de ses exportations annuelles s'élevait à cette époque à plus de 137 millions de livres, ce qui représentait 70 % de la somme que la France récoltait de la production de toutes ses possessions américaines. Ce chiffre représentait plus que ce que rapportaient les métaux précieux du Brésil et de la Nouvelle-

1. Message de l'inspecteur des frontières (Dexabon, 24-08-1791), AGI, Santo Domingo, 1029, f^o 1-2.

Espagne, et dépassait largement l'ensemble de la valeur de l'exportation de toutes les autres îles des Caraïbes réunies, en incluant la riche colonie de la Jamaïque. Ceci grâce à la production de 790 plantations de canne à sucre, 54 de cacao, 3 151 d'indigo, 789 de coton, 3 117 de caféières et 182 distilleries de rhum.

L'impressionnante rentabilité de cette dépendance coloniale française, facteur déterminant de l'enrichissement des finances royales, contribua au développement de villes portuaires métropolitaines (comme Bordeaux, La Rochelle, Le Havre, Marseille et Nantes), ainsi que leurs *hinterlands* respectifs. C'étaient en effet plus de 1 500 navires qui, depuis ces villes ainsi que depuis d'autres ports de la façade atlantique, participaient régulièrement au commerce transatlantique. La clé du succès de cette colonie résidait par conséquent, non seulement dans l'essor du commerce de ces produits locaux et le développement connexe du capitalisme européen, mais également dans l'implantation du système de plantations. À la fin du XVIII^e siècle, Saint-Domingue était devenue la colonie de plantation caribéenne qui comptait le plus d'esclaves : environ un demi-million.

Le modèle de cette colonie prospère était admiré à l'étranger. Le célèbre historien et planteur britannique Bryan Edwards, n'hésita pas à l'appeler le « paradis du Nouveau Monde² », tandis que l'élite cubaine, qui prenait ce modèle pour référence, transforma leur île en une colonie de plantation avec le soutien sans faille de la Couronne d'Espagne. De sorte que les conflits internes que connut cette colonie française à partir de la dernière décennie du XVIII^e siècle jusqu'au début du XIX^e, conflits qui détruisirent une bonne partie de sa capacité de production, ainsi que plusieurs de ses villes, qui mirent fin à la vie de milliers de personnes de couleur et qui firent pratiquement disparaître la population blanche, ne pouvaient pas passer inaperçus aux yeux des Européens et de leurs descendants aux Amériques. Néanmoins, l'image qu'on eut de ces violences ne fut pas élaborée en fonction de ce seul cas, aussi exemplaire soit-il, dans la mesure où elles se manifestèrent dans un contexte beaucoup plus vaste de combativité des catégories socio-raciales concernées, situation qui débouchait sur une remise en question de l'esclavage et nombre de questionnements quant au statut des afro-descendants. Dans ce contexte s'insèrent en effet la Révolution française, les conspirations et rébellions diverses dans d'autres régions caribéennes et le débat abolitionniste en France et en Grande-Bretagne.

Cette conjoncture produisit des attentes différentes dans les divers secteurs qui constituaient les sociétés esclavagistes de la Grande Caraïbe, c'est-à-dire, celles qui se trouvaient notamment aux Caraïbes et dans l'aire circum-caribéenne. De nombreux Africains et leurs descendants de couleur prirent conscience de l'injustice de leur situation, ce qui, en de nombreuses occasions, se traduisit par des manifestations de résistance, essentiellement sous forme d'« insolence » et de tentatives d'insurrection d'inspiration franco-antillaise. Au sein de la population blanche, ces phases d'extrême agitation rendirent plus perceptibles les incertitudes vis-à-vis de l'avenir, accentuant ce que Jean Delumeau qualifia pour la période moderne de « climat d'insécurité » préexistant³. La rébellion d'août 1791, du fait de son importance et de son caractère unique, contribua de

2. EDWARDS B., *The history, civil and commercial of the British Colonies in the West Indies*, vol. IV, Philadelphie, J. Humphreys, 1806, p. 127.

3. DELUMEAU J., *La peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978, p. 2.

manière déterminante à cette intensification. Elle compta jusqu'à 80 000 insurgés, des esclaves et des Marrons, et se solda par près de 200 plantations dévastées, des dizaines de Blancs et de mulâtres, ainsi que des centaines de Noirs, morts ou blessés. Ces faits en font la rébellion la plus importante de toutes celles qui eurent lieu durant la période moderne aux Amériques. À la fin, même si les meneurs de la rébellion y laissèrent leur vie, celle-ci ne put être étouffée dans sa totalité, contrairement à ce qui s'était passé tant de fois dans le passé, créant ainsi un précédent très « dangereux » pour l'hégémonie européenne dans les colonies.

À la fin du XVIII^e siècle, la crainte ressentie par les Blancs devant les soulèvements des secteurs subalternes de couleur, en particulier des révoltes d'esclaves, ne constituait pourtant pas une nouveauté. De fait, ces sursauts épisodiques avaient commencé à se produire au moment même où les Noirs-Africains avaient été introduits en masse dans le Nouveau Monde, après avoir été considérés comme des « esclaves parfaits » au début du XVI^e siècle. À cette époque, les colons espagnols exprimaient déjà leur inquiétude face aux manifestations de résistance violente de ce type ; par conséquent, les premières mesures pour les prévenir ou les éliminer commencèrent à être mises en place. L'inquiétude face à l'éventualité que de semblables soulèvements ne se reproduisent persista dans tous les endroits où la population de couleur était nombreuse et pendant toute l'époque moderne, s'étendant à des territoires coloniaux portugais et, à partir du XVII^e siècle, français, britanniques, danois et néerlandais. À la fin du siècle suivant, suite aux événements de La Hispaniola – en particulier après la grande révolte de 1791 dans la Plaine du Nord –, un changement majeur intervint : d'après Eugene Genovese, il était en effet devenu manifeste, et pour la première fois, qu'un groupe suffisamment nombreux d'esclaves était à même de se soulever avec succès, et même d'en finir avec une colonie aussi riche que l'avait été jusqu'alors Saint-Domingue⁴.

Les informations qui circulèrent dans l'espace atlantique sur les conflits révolutionnaires dans cette colonie française mettaient souvent en avant les scènes d'atrocités commises à l'encontre des Blancs, principalement par des hommes de couleur, ce qui contribua à donner l'impression qu'une « révolution noire » était en marche. Dans l'ensemble, ces nouvelles, ajoutées aux manifestations locales de résistance (associées ou non aux révolutions franco-antillaises), contribuèrent à convaincre les Blancs des autres sociétés esclavagistes de la Grande Caraïbe que dans les territoires où ils résidaient une révolution semblable pouvait éclater. Du point de vue des membres des élites euro-américaines ou « blanches » de ces sociétés (dont les membres constituent, avec les autorités, les acteurs de notre étude), la possibilité que l'exemple de Saint-Domingue puisse être imité par les populations de couleur locales représentait une menace très grave pour leurs vies, leurs familles, leurs possessions matérielles, et même pour l'ordre de hiérarchisation socio- raciale établi par les Européens depuis l'époque de la conquête ou de la colonisation. Pour les autorités, cette éventualité comportait des risques significatifs pour la sécurité des territoires dont la protection leur avait été confiée par ses représentants ou par le roi.

La possibilité que leur monde s'effondrât à cause des esclaves et des hommes libres de couleur allait affecter durablement la tranquillité mentale de ces élites euro-américaines.

4. GENOVESE E. D., *From rebellion to revolution*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1979, p. 87 sqq.

Cela entraîna chez leurs membres une série d'attitudes et de comportements qui reflétaient une sensation de vulnérabilité croissante face aux masses de couleur qui les entouraient. Du fait de la forte charge émotive des manifestations qui mettent en évidence cette modification, celles-ci ont été décrites par l'historiographie principalement en termes d'émotions, et plus précisément de *peur*. Les historiens en particulier n'hésitèrent pas à utiliser des termes aussi forts ou connotés que « crainte », « psychose », « paranoïa », et même « horreur » pour les décrire. Un lexique émotif qui parfois ressemble à celui utilisé à l'époque afin de décrire des « comportements inhabituels⁵ », mais qui ne coïncide pas nécessairement avec ce que signifient ces expressions en termes psychologiques. Ce vice d'origine n'est pas sans avoir influé sur la formulation épistémologique de ce qui a été appelé par l'historiographie des révolutions dans l'aire caribéenne la « peur haïtienne ».

Ceux qui ont étudié cette « peur » signalent tous l'existence généralisée d'un phénomène psychologique collectif d'envergure atlantique, voire mondiale, comparable – comme le suggèrent Michael Zeuske et Clarence Munford – à la « Grande Peur » du complot aristocratique pendant la première année de la Révolution française⁶. D'autres, considérant les similitudes que présentent des cas a priori différents mais qui mettent en évidence son existence, s'y sont référés comme à un « syndrome ». La définition qu'en propose Arturo Morales est ainsi la suivante : « La crainte que, une fois un système esclavagiste créé, arrive le jour où les esclaves se rebellent contre une condition dégradante, anéantissent des vies et brûlent des plantations⁷. » Malgré l'inégalable valeur historiographique que revêt cette interprétation, ainsi que d'autres d'ailleurs, aucune ne repose sur une base véritablement empirique, à même de la justifier. C'est pour cette raison que – sauf exceptions qui ne confirment pas la règle – on a continué à décrire l'impact de la Révolution haïtienne sur les Blancs des autres sociétés esclavagistes en termes de peur, en contournant d'autres manifestations plus ou moins émotives.

Nous reconnaissons certes les avantages méthodologiques que comporte la notion de « syndrome » en tant que catégorie analytique, nous y recourons par conséquent pour étudier les différentes manifestations de ce que désormais nous dénommerons le syndrome de Saint-Domingue. Demeurant toutefois un concept rarement appliqué au terrain de l'analyse historique, il nous semble indispensable de procéder, au préalable, à de brèves considérations théoriques : un « syndrome » ne renvoie pas à un cas d'application psychologique mais à une situation clinique. De fait, il constitue une altération pathologique caractérisée par une série de symptômes qui se répètent toutes les fois qu'il se présente. Dans le cas d'un syndrome collectif – nous nous appuyons ici sur le travail de Henri Rouso à propos du « syndrome de Vichy⁸ » – ces phénomènes sont la conséquence d'une situation « traumatique » subie par une communauté, soit de manière directe en étant présent sur les lieux de l'événement, ou à distance à travers les informations transmises par les moyens de diffusion du moment.

5. NICOLAS J., *La rébellion française*, Paris, Seuil, 2008, p. 29.

6. MUNFORD C. J. et ZEUSKE M., « Black Slavery, Class Struggle, Fear and Revolution in St. Domingue and Cuba, 1785-1795 », *The Journal of Negro History*, automne-hiver 1988, vol. LXXIII, n° 1, p. 24.

7. MORALES CARRIÓN A., « Ojeada a las corrientes abolicionistas en Puerto Rico », *Anuario de Estudios Hispanoamericanos*, 1986, n° 43, p. 295-296.

8. ROUSSO H., *Le syndrome de Vichy*, Paris, Seuil, 1987.

Dans la perception d'un événement traumatique, la relation imaginaire établie avec les victimes directes joue un rôle fondamental. Dans le cas qui nous occupe, cette relation a pour cadre non pas une communauté nationale ou culturelle, mais bien une identité « raciale » développée par l'expérience particulière des élites en question⁹. Dans les sociétés esclavagistes de la Grande Caraïbe, elle s'effectue pour l'essentiel en termes d'idées et de valeurs raciales partagées par les Blancs, dont le soutien à l'esclavage, le mépris ainsi que la crainte à l'égard des afro-descendants en étaient les principales expressions. Ainsi, bien que ceux-ci ne résidassent pas à Saint-Domingue, les terribles expériences éprouvées par leurs homologues de la colonie française eurent sur les premiers un impact psychique considérable. En fin de compte, à l'instar des Blancs saint-dominguais, ceux qui résidaient dans les territoires environnants étaient également des Européens ou des descendants d'Européens.

Même si certains éléments nous permettent de situer le début du processus révolutionnaire haïtien à la fin des années 1780, coïncidant plus particulièrement avec les activités politiques effectuées par les députés blancs et mulâtres en France à partir de 1788, ou encore avec une rébellion importante de mulâtres menée par Vincent Ogé en octobre 1790¹⁰, l'historiographie spécialisée la fait commencer avec l'insurrection esclave d'août 1791. Cette insurrection ne fut cependant pas inspirée par les idées et les faits révolutionnaires qui, à cette époque, agitaient tout l'Atlantique français, mais surtout par la résistance traditionnelle à l'esclavage. En avril de l'année suivante, l'Assemblée législative promulgue un décret accordant les droits politiques à tous les libres de couleur. Peu après, elle décida d'envoyer une commission civile aux pleins pouvoirs à Saint-Domingue, avec mission d'imposer cette loi, rétablir l'ordre, et d'inciter les esclaves à retourner aux plantations. Après le début de la guerre de la première coalition de puissances européennes contre la République française en 1793, la colonie de Saint-Domingue est envahie par les forces espagnoles et britanniques. Les commissaires civils, Polverel et Sonthonax, cherchent alors à rallier les Noirs insurgés afin de renforcer leurs troupes. D'abord, par des mesures qui confirment leur liberté, et puis, en août, par une déclaration d'abolition de l'esclavage. Cette mesure fut ratifiée par la Convention nationale en février de l'année suivante.

Par la suite, une fois que les forces britanniques se sont retirées en 1798, le leader noir, Toussaint Louverture, après sa victoire dans une guerre civile contre les mulâtres (Guerre du Sud), fait approuver une constitution pour la colonie qui fait de lui le gouverneur à vie et qui confirme l'abolition de l'esclavage. En 1802, une puissante armée arriva de France sous le commandement du général Leclerc, envoyé par Napoléon qui, profitant de la signa-

9. Dans ce travail, on emploiera le vocabulaire « racial » et « ethnique » d'un point de vue strictement analytique. Nous suivons une approche socio-cognitive inspirée de la psychologie sociale, et notamment des réflexions de BRUBAKER R., LOVEMAN M. et STAMATOV P., « Ethnicity as Cognition », *Theory and Society*, février 2004, vol. XXXIII, n° 1, p. 31-64.

10. En juillet 1790, les mulâtres Vincent Ogé y Jean-Baptiste Chavannes, frustrés parce que l'Assemblée nationale de métropole ne reconnaissait pas explicitement des droits de citoyens actifs aux individus de leur condition bien que répondant aux conditions matérielles demandées, décident d'organiser une insurrection. En mars 1791, après avoir été capturés par les Espagnols, ils sont torturés et cruellement exécutés sur la roue par les autorités françaises à Cap-Français.

ture de paix avec la Grande-Bretagne, prétendait réinstaurer à Saint-Domingue et dans les autres colonies françaises l'ancien régime colonial, esclavage compris. Louverture fut arrêté et envoyé en prison en métropole où il décéda quelque temps plus tard. Lorsque les mulâtres et les Noirs prirent conscience des intentions du premier consul, ils s'engagèrent aussitôt dans un sanglant combat qui prit rapidement l'allure de guerre raciale. Alors que les Français réussirent à s'imposer en Guadeloupe et en Martinique, à Saint-Domingue la lutte se poursuivit sans relâche. Cette résistance inattendue s'ajoutait aux énormes pertes que connut le contingent en raison d'une part de la fièvre jaune, et d'autre part de la reprise des hostilités avec la Grande-Bretagne. Les troupes métropolitaines durent battre en retraite à la fin de l'année suivante. Le 1^{er} janvier 1804, le leader noir Jean-Jacques Dessalines déclare l'indépendance du territoire, sous le nom de République d'Haïti.

De tous les événements qui, d'une manière ou d'une autre, donnèrent forme et consistance à la Révolution haïtienne, seuls quelques-uns peuvent être considérés comme à l'origine du syndrome que nous avons mentionné. Il s'agit principalement de situations dans lesquelles les Blancs furent « victimes » des mulâtres ou des Noirs, comme la rébellion de 1791, l'incendie de Cap-Français en 1793, l'occupation de Santo Domingo par les forces de Louverture en 1801, le second incendie du Cap-Français déclenché par le général noir Henri Christophe en 1802, la capitulation de l'armée napoléonienne en 1803, le massacre des Blancs orchestré par les adeptes de Dessalines en 1804, et enfin, l'invasion de cette colonie espagnole par le même leader noir en 1805. Cette conjonction de tensions fait apparaître une dynamique temporelle qui lui est propre et qui ne coïncide pas totalement avec la chronologie mise en exergue par l'historiographie du processus révolutionnaire. Parfois, nous trouvons même des manifestations associées à des événements hors de La Hispaniola, essentiellement dans d'autres colonies françaises telle la Guadeloupe, qui connut un processus similaire à celui de Saint-Domingue, mais sans pour autant parvenir à l'indépendance.

Cette conjonction de situations dramatiques ne fut pas perçue de manière homogène dans tous les territoires esclavagistes de la Grande Caraïbe, d'où les modalités extrêmement variées de l'impact de ces informations sur les populations blanches. Ces différences furent en effet subordonnées à la manière dont elles se présentèrent, selon les niveaux d'accès et du type d'information diffusée en chaque lieu. Ainsi, les différentes impressions qui en résultèrent ne reflétèrent pas avec une parfaite exactitude les événements de La Hispaniola, mais bien plutôt ce que les acteurs sociaux imaginèrent ou furent amenés à imaginer en fonction des informations dont ils disposaient. Ultérieurement, cette dépendance par rapport à l'origine et la fiabilité des sources d'information fut compensée par des canaux mnémoniques, qui permirent précisément aux nouvelles générations des élites blanches de « reconstruire » la mémoire des événements survenus dans cette île (principalement dans la partie française), lorsque la nécessité de se les remémorer se faisait sentir¹¹.

La diffusion des informations et l'exercice de mémoire constituent des éléments essentiels afin de comprendre le déclenchement des réactions émotives que nous avons

11. HALBWACHS M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1952; VALENSI L., *Fables de la mémoire*, Paris, Chandeigne, 2009.

évoquées plus haut. Cependant, ces mêmes éléments seraient dépourvus de sens si leur analyse n'était complétée par l'étude des circonstances mêmes et de la manière dont les faits transmis furent évalués et interprétés. Nous sommes donc amenés à préciser les traits psychoculturels des acteurs, lesquels dépendent en grande partie de leur expérience de vie. Depuis la philosophie de l'histoire, Reinhardt Koselleck a dégagé l'importance de cette variable, qu'il qualifie d'« espaces d'expérience » (c'est-à-dire marqués par « la présence consciente ou inconsciente d'une réalité passée dans le présent »), afin de comprendre les attitudes futures des individus situés en fonction d'« horizons d'attente » : un futur fait présent, dans lequel s'expriment leurs espoirs, leurs inquiétudes, leurs désirs et, bien entendu, leurs craintes¹².

Nous combinerons ces outils théoriques avec d'autres instruments d'analyse empruntés aux sciences cognitives, le principal aspect étant la prédilection manifestée en faveur de l'approche « mentaliste » au détriment du « behaviourisme ». En nous fondant sur la psychologie cognitive et la psychologie sociale, nous serons par conséquent amenés à prêter attention aux facteurs influençant la *perception* de nos acteurs confrontés à une réalité locale et aux événements de La Hispaniola. Nous insisterons tout particulièrement sur les émotions et leurs répercussions sur l'approche rationnelle des événements (essentiellement dans le cadre d'actions individuelles), et également aux représentations sociales en tant que « filtres » de la cognition, afin d'expliquer principalement les prédispositions ou les sensibilités de ces acteurs¹³.

Les expériences antérieures qui ont été à l'origine de prédispositions des acteurs sociaux pris de court par l'embrasement de l'île, renvoient en fait à des manifestations de violence locales mettant en scène des individus de couleur. Parmi elles, et compte tenu de leur fréquence et de leur intensité, les révoltes d'esclaves occupent une place privilégiée. Ce type de tensions continua en effet d'exister et de se manifester jusqu'aux abolitions de l'esclavage, générant une crainte endémique, indépendamment que du fait que se produisent ou non de nouvelles révoltes. Le fait d'assister à ces événements, d'en être le spectateur, modela en effet l'opinion que les Blancs se forgèrent des individus de couleur, les présentant comme potentiellement dangereux. Leurs opinions – du moins en ce qui concerne les membres les plus illustres de l'élite blanche – ont également été « sous influence », et leur évolution rythmée par les avertissements annonciateurs de nouvelles catastrophes, et ce, dans l'hypothèse où l'introduction d'esclaves dans les colonies européennes des Caraïbes se poursuivrait.

Parmi ces avertissements, celui de l'abbé Raynal acquiert une signification particulière : dans son *Histoire des deux Indes* (un ouvrage lu dans tout le Monde Atlantique) se trouve en effet annoncée l'apparition probable d'un « Spartacus noir », qui conduirait ses semblables « à la vengeance et au carnage¹⁴ ». Au sein même des sociétés esclavagistes, des

12. KOSELLECK R., *Le futur passé*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

13. Pour une réflexion approfondie sur le potentiel analytique que pourrait avoir sur l'« atelier de l'historien » des recherches apparues ces dernières décennies dans le domaine des sciences cognitives, voir notre essai : GÓMEZ A. E., « From Representations to Perceptions: Towards a New "Horizon of Expectation" in Historical Theory? », *RCC Perspectives*, 2012, n° 6, p. 33-42.

14. RAYNAL G.-T.-F. (abbé), *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, vol. VI, Paris, A. Costes, 1820, p. 109.

voix s'élevèrent, comme dans le cas d'un pamphlet anonyme qui circulait en Jamaïque en 1743, prédisant que si l'on ne mettait pas un terme définitif au trafic d'esclaves « l'île serait prise d'assaut et dévastée par ses propres esclaves¹⁵ ». Néanmoins, comme aucune rébellion, aussi violente et sanglante fût-elle, ne put se valoir d'un succès véritable ou marquer durablement les esprits, il ne s'ensuivit pas de situations assez traumatiques pour que les élites modifient leurs positions sur l'esclavage ou sur la traite. Leur opinion sur la population de couleur n'en fut pas davantage plus altérée : les élites continuèrent de considérer les esclaves comme des êtres plus ou moins « dociles », inférieurs du point de vue racial, et incapables de mener à bien leurs insurrections.

Par conséquent, la discrimination pratiquée à l'encontre des libres de couleur et l'exploitation des esclaves pouvaient se poursuivre avec un niveau acceptable de sécurité. La persistance dans le temps de cet état de vulnérabilité tolérable était liée dans une très grande mesure, comme l'avaient souligné les prédictions les plus « pessimistes » – ou les plus réalistes –, à la configuration ethno-démographique de chaque région. Un pourcentage ou une concentration élevés de personnes de couleur (libres ou esclaves) dans une population donnée tendait à créer un paysage humain particulier, et constituait un facteur d'insécurité pour les Blancs qui résidaient sur place ou étaient amenés à visiter les lieux.

Ces considérations historiques et théoriques mises à part, l'hypothèse majeure sur laquelle nous avons fondé notre analyse, est en effet la suivante : les informations qui ont circulé dans les espaces considérés à propos des violences enregistrées à La Hispaniola entre 1791 et 1805, auraient joué un rôle de catalyseurs, ces « stimuli traumatisants » altérant considérablement la sensation de sécurité dont jouissaient traditionnellement les Blancs des autres sociétés esclavagistes. L'imaginaire social issu de ce véritable tournant émotif, même s'il a pu varier d'un lieu à l'autre (selon la nature de l'information à laquelle chaque individu ou communauté eut accès), fut en général associé à partir de cette époque à ce territoire insulaire, et plus particulièrement à sa partie francophone. Les différentes dénominations adoptées sont explicites sur ce point et selon l'aire linguistique : St. Domingo ou San Domingo, pour les anglophones; et Guarico, ou simplement, Santo Domingo français, pour les hispanophones, synonymes d'horreur, catastrophe ou mauvais exemple.

Cette « sémantisation » des imaginaires et des représentations sociales en fonction d'événements particuliers nous autorise en ce sens à parler d'un syndrome collectif, d'extension principalement grand-caribéenne, mais également atlantique. D'où l'intérêt d'appréhender ce phénomène dans une perspective « croisée », voire parfois « connectée », et en considérant les comportements des acteurs sociaux comme des unités comparatives qui permettront d'évaluer et de mesurer au fil du temps l'incidence individuelle et collective d'un ensemble d'informations potentiellement traumatisantes. En ce qui concerne le niveau d'analyse, il convient de souligner que les régions où les manifestations de ce syndrome ont été le plus fréquentes partageaient en fait une sorte d'« entrelacement » historique et de circonstances communes¹⁶. À la fin du XVIII^e siècle,

15. ANONYME, *An essay concerning slavery, and the danger Jamaica is expos'd to from the too great number of slaves*, Londres, C. Corbett, 1746, p. 18.

16. Nous nous inspirons dans cette approche du terme « Entangled History », au sens défini par Jorge Cañizares-Esguerra, des régions qui partagent une histoire « entremêlée », mais non limitée aux aires frontalières.

ces sociétés esclavagistes de l'aire grande-caribéenne disposaient, à l'instar de Saint-Domingue, d'une structure ethno-démographique à « trois niveaux » (*Three-tier structure*), en d'autres termes d'une population composée essentiellement de Noirs, Blancs et libres de couleur¹⁷.

Nous insisterons à cet égard principalement – mais non exclusivement – sur les cas de Cuba, de la Jamaïque, de l'État esclavagiste nord-américain de Virginie, et du Venezuela de la période coloniale puis de l'Indépendance. Dans presque tous les cas, la distribution socio-raciale y était en effet semblable, la population de couleur dépassait en nombre la population blanche. Tel fut le cas à Cuba, en Jamaïque et au Venezuela. La Virginie constituait une exception notable, due au fait que l'importation d'esclaves y avait déjà été interdite depuis 1778. Par ailleurs, ces régions ont un autre point commun : la bibliographie disponible sur le sujet les décrit précisément comme les lieux où la « peur haïtienne » fut à la fois la plus manifeste, par sa fréquence et son intensité. Il ne s'agit en aucune façon d'un « caprice » historiographique. Le trait n'a pas davantage été forcé pour ce qui est des ressemblances historiques et démographiques. Nous nous trouvons bel et bien devant une série de traits singuliers (climatiques, géographiques, historiques et structurels) qui, même s'ils ont connu de variations d'un cas à l'autre, conditionnèrent la « réception » par les habitants des événements survenus à La Hispaniola.

À l'époque, Cuba et la Jamaïque entretenaient en effet des contacts fréquents avec cette île, des contacts aussi bien formels qu'informels facilités par leur proximité géographique. La Virginie, malgré la distance, entretenait elle aussi des relations suivies avec l'aire caribéenne, en raison de conditions climatiques favorables à la navigation, qui la rendait donc parfaitement accessible depuis Saint-Domingue et favorisait par conséquent la fluidité des échanges commerciaux entre les deux territoires. Seul le Venezuela demeura quelque peu en marge de ce phénomène de circulations dans la Caraïbe. Les contacts établis furent sporadiques, mais en revanche, suffisamment intenses pendant la période révolutionnaire pour qu'y apparaissent des manifestations du syndrome étudié.

En ce qui concerne les limites chronologiques de ce travail, nous avons fait le choix de ne pas l'ouvrir sur la rébellion de 1791, mais plutôt vers le milieu de l'année précédente, avec le début de l'insurrection des mulâtres. Si la rébellion de 1791 est présentée par l'historiographie comme le détonateur du processus révolutionnaire haïtien et continue d'être présentée comme telle, les acteurs sociaux de notre étude, dans leur tentative de comprendre rétrospectivement les conflits qui trouvèrent leur origine à ce moment précis, se sont en fait tournés vers le passé afin d'en identifier les causes et, par là même, d'empêcher sa répétition. Les limites chronologiques choisies visent par conséquent à restituer l'importance acquise par le phénomène et l'institution de l'esclavage dans la poursuite de ce phénomène. La flexibilité des dates retenues s'est cependant avérée être un impératif majeur : il nous a fallu en effet les ajuster en fonction de l'année d'abolition

CAÑIZARES-ESGUERRA J., « Entangled Histories: Borderland Historiographies in New Clothes? », *The American Historical Review*, juin 2007, vol. CXII, n° 3, p. 787-799.

17. GEGGUS D. P., « The Haitian Revolution », H. BECKLES et SHEPHERD V. (dir.), *Caribbean slave society and economy*, New York, New Press, 1991, p. 402 ; HELG A., « Race and Black Mobilization in Colonial and Early Independent Cuba: A Comparative Perspective », *Ethnohistory*, hiver 1997, vol. XCIV, n° 1, p. 54.

de l'esclavage dans chacun des territoires étudiés : 1833 pour la Jamaïque, 1854 pour le Venezuela, 1864 pour la Virginie, et 1886 pour Cuba.

Afin de parvenir à une interprétation des différentes manifestations qui fondent notre objet d'étude, nous sommes partis d'autre part d'une constatation préalable, de la prémisse – déjà évoquée – selon laquelle toutes les manifestations du syndrome de Saint-Domingue ne se limitèrent pas à de la peur. Cette affirmation est en effet autorisée – et corroborée – par le fait suivant : la peur est, dans la plupart des cas, précédée d'une autre émotion, qui permet précisément à l'individu de percevoir les menaces pesant sur son existence et d'y être attentif : l'*angoisse*. Historiquement parlant, cette émotion prendra essentiellement la forme d'une « logistique » cohérente d'actions ou de mesures, prises dans le but de corriger ou d'anticiper ce qui était perçu (s'agissant de menaces réelles ou imaginaires) comme un accroissement de la vulnérabilité individuelle ou collective¹⁸.

Si nous adoptons la classification des émotions proposée par Robert Plutchik en fonction de l'intensité¹⁹, il existe par ailleurs un autre stade qui dépasse celui de la peur : c'est la *terreur*. Celui-ci devient manifeste lorsque la menace de mort identifiée dans les états précédents est immédiate. Cette sensation se transforme dès lors en horreur ou en réactions de panique lorsque l'individu ne trouve pas d'échappatoire ou se rend compte que ses dernières chances de se mettre hors d'atteinte sont sur le point de disparaître. Il existe également d'autres mots pour décrire des états émotionnels que nous pourrions situer au même niveau d'angoisse, comme la préoccupation, l'inquiétude, la crainte et l'appréhension. L'ensemble de ces termes contribue à délimiter un lexique des émotions, dont l'identification, aussi bien dans les sources que dans l'utilisation analytique qui en est faite, implique la reconnaissance de sa signification et de la variabilité de son expression, afin d'éviter de tomber dans la simplification hâtive propre à l'historiographie de la « peur haïtienne ».

Afin de cerner plus précisément la portée du syndrome de Saint-Domingue, il s'avère indispensable d'établir dans quelles circonstances apparaissent des manifestations émotives moins ou plus intenses sur l'échelle de la peur, et où commencent à apparaître en revanche des manifestations de nature plus consciente. Pour ce faire, nous avons eu recours à la théorie psychologique de la peur, théorie qui a déjà amplement fait la preuve de ses qualités lorsqu'elle a été appliquée à l'analyse historique. Il devient par conséquent envisageable de discerner de manière progressive et dans un sens ascendant une transition de l'angoisse à la peur. Ce changement intervient dans la mesure où la menace de mort à l'origine de ces sensations devient plus perceptible. Nous avons adopté la vision « échelonnée » que propose cette théorie comme le fil conducteur d'une analyse, voire d'un discours, qui privilégiera trois grandes orientations thématiques :

La première, « Inventaire d'atrocités », se veut une étude de la nature et de l'extension acquise par la « menace » au travers des différents stimuli à l'origine des manifestations émotives qui donnèrent forme au syndrome en question. Pour ce faire, sachant que le principal facteur de production ou d'altération d'une représentation sociale réside

18. Nous nous inspirons ici du travail de NAPHY W. G. et ROBERTS P. (éd.), *Fear in Early Modern Society*, Manchester, Manchester University Press, 1997, p. 2.

19. PLUTCHIK R., *The Emotions*, Lanham, University Press of America, 1991.

dans les modalités de la communication et l'échelle de ces dernières²⁰, nous nous concentrerons sur les moyens de diffusion et les informations dont disposèrent – ou non – les acteurs sociaux sur les violences qui embrasèrent La Hispaniola entre 1790 et 1805. Nous nous appliquerons en particulier à extraire des sources les descriptions des moments les plus dramatiques vécus par les Blancs sur cette île, mais également les données concernant les informateurs, les moyens oraux ou écrits utilisés pour faire circuler ces informations, et enfin, les styles narratifs employés. Ces descriptions comportent un fort caractère émotif, raison pour laquelle nous limiterons le niveau de synthèse afin que le lecteur puisse apprécier de manière plus directe l'impression que les acteurs ont pu avoir de ces moments. Pour cette raison également, nombre des nouvelles, récits et témoignages seront présentés dans leur forme originale, comme s'il s'agissait – nous reprenons ici l'expression d'Arlette Farge – de « tableaux de paroles²¹ », afin de préserver toute leur expressivité émotive.

Dans le second ensemble, « Une angoisse conjoncturelle », nous insisterons en revanche sur les manifestations dans lesquelles les émotions décrites ont été les plus intenses. Nous aborderons l'angoisse et ses variantes d'une part, en les analysant dans une perspective de longue durée afin de déterminer quel a été l'impact du traumatisme produit par les informations en provenance de La Hispaniola, et sur la crainte traditionnelle des élites blanches de se trouver confrontées à des révoltes émanant de la population de couleur d'autre part. Ce distinguo nous permettra également d'apprécier la manière dont ce type d'informations en est venu à influencer, rejoignant d'ailleurs d'autres « menaces » externes ou internes liées ou non à la question de Saint-Domingue, les mesures que prirent les autorités dans la conjoncture révolutionnaire haïtienne. Nous détaillerons par ailleurs les manifestations émotives les plus marquées, de peur dans la plupart des cas relatés. Étant donné la fugacité de ce type de réaction, ainsi que la faible quantité de données qui évoquent son existence, nous avons fait le choix de réduire notre échelle d'interprétation jusqu'à personnaliser l'analyse. Nous avons ainsi prêté une attention particulière aux décisions elles aussi extrêmes adoptées par certains gouvernants dans des moments de conflit ou potentiellement conflictuels au niveau local, et dans lesquels se trouvaient impliqués des individus de couleur.

Dans la troisième partie, « Au-delà de la peur haïtienne », nous reviendrons sur une série de manifestations extérieures à l'ensemble des actions et des mesures qui composent la logistique émotive des réactions associées aux événements de la Hispaniola, et même à la crainte traditionnelle des rébellions des secteurs subalternes de couleur. Même si ce type de manifestations n'était pas dépourvu de charge émotive, les causes qui en furent à l'origine ont à voir avec des motivations plus conscientes, qu'elles soient « idéologiques » (d'ordre moral, racial ou politique) ou matérielles, c'est-à-dire en lien avec les aspirations économiques des acteurs chez qui elles se manifestèrent. Dans cette partie, nous traverserons également l'Atlantique pour considérer, dans une perspective comparée, les débats abolitionnistes dans les diverses *Cortes* ou assemblées espagnoles

20. ROUSSIAU N. et BONARDI C., *Les représentations sociales : état des lieux et perspectives*, Liège, Éditions Mardaga, 2001, p. 179 sqq.

21. FARGE A., *Le cours ordinaire des choses dans la cité du XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1994, p. 9.

et au Parlement britannique, depuis la fin du XVIII^e siècle et tout au long du XIX^e. Nous nous situons à cet effet sur un plan linguistique, en tenant compte du fait que, dans ces assemblées, on trouvait en effet des individus originaires des colonies des Caraïbes, qui, tout comme les représentants métropolitains, utilisèrent l'exemple de Saint-Domingue comme argument afin d'appuyer ou de rejeter les mesures abolitionnistes. Dans cette partie, nous nous intéresserons également à la mémoire des événements de Saint-Domingue dans les quatre territoires américains étudiés. Cet élargissement du champ mémoriel nous permettra en effet de comprendre pourquoi les Blancs des diverses sociétés esclavagistes étudiées continuèrent de se les remémorer dans les années qui suivirent l'indépendance haïtienne, voire des décennies plus tard, ou en revanche les oublièrent complètement.

Dans un autre ordre d'idées, l'étude des différentes manifestations qui donnent forme au syndrome de Saint-Domingue présente une difficulté certaine, celle qui consiste à faire dialoguer des historiographies traditionnellement « fragmentées » par aires linguistiques; caractéristique soulignée par de nombreux auteurs pour les Caraïbes, et situation qui tendrait à se reproduire dans les différents mondes atlantiques (britannique, français et ibérique)²². Afin de surmonter cette difficulté, nous partons de la prémisse que le phénomène étudié a un caractère supranational et transculturel, ce qui nous oblige à revenir aux sources originales pour les analyser depuis ces perspectives. Elles constituent un énorme et très divers conglomérat, ce qui reflète la forte incidence que le processus révolutionnaire haïtien eut sur la vie quotidienne et intellectuelle des élites blanches étudiées, et également sur les intérêts impériaux. Dans la majorité des cas, ces sources ont été consultées directement dans diverses archives et bibliothèques en Espagne, en France, au Venezuela, au Royaume-Uni et aux États-Unis.

22. HIGMAN B. W., « The Development of Historical Disciplines in the Caribbean », B. W. HIGMAN (dir.), *General History of the Caribbean*, vol. VI, Hong Kong, Unesco Publishing, 1999, p. 16; BARROS J. D. et al. (dir.), *Beyond Fragmentation*, Princeton, Markus Wiener Publishers, 2006, p. XI; GREENE J. P. et MORGAN P. D. (dir.), *Atlantic History: A Critical Appraisal*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2009; VIDAL C., « La nouvelle histoire atlantique en France : Ignorance, réticence et reconnaissance tardive », *Nuevo Mundo-Mundos Nuevos*, 2008, n° 8.